

L'ARTISTE

EN PROVINCE

(Entr'acte Lyonnais),

JOURNAL DES THÉÂTRES, DE LA LITTÉRATURE ET DES BEAUX-ARTS.

Avec Portraits et Dessins lithographiés par les premiers Artistes, Musique de piano et Romances composées pour le Journal, et délivrées gratuitement aux Abonnés.

Un abonnement d'un an donne le droit de choisir chez MM. BENACCI et PESCHIER, rue Saint-Côme, 2, et sur leur catalogue, pour dix francs, prix marqué, de musique ancienne et moderne.

PRIX DE L'ABONNEMENT
payable d'avance.

Lyon, 20 fr. pour l'année.
— 11 pour 6 mois.
— 6 pour 3 mois.
Département du Rhône, 21 fr.
Hors du dép., 22 fr. pour l'année.



ON S'ABONNE :

A LYON, au bureau du Journal, rue de l'Arbre-Sec, 31

A PARIS, chez MM. Auguste de Vigny et C^e, place de la Bourse, n. 5. (Écrire franc de port.)

Correspondance particulière

DE L'ARTISTE EN PROVINCE.

Nous avons laissé à notre correspondant, dont nous estimons fort le jugement et la parfaite science musicale, toute liberté d'appréciation. Les idées qu'il émet lui appartiennent et ne sont point de la rédaction de l'Artiste; seulement nous les acceptons.

Paris, le 18 mai 1842.

Mon cher ami,

J'ai voulu, avant de vous écrire, voir et entendre un peu de tout ce qui se passe ici, et je vous avoue que je suis encore sous l'influence de mes déceptions.

A l'Opéra-Comique j'ai entendu Audran, que vous connaissez, je pense, assez pour que je puisse me dispenser de l'analyse. Audran a fait plaisir ici; seulement on lui reproche, comme à Lyon, de faire un peu trop de voix de tête dans les points d'orgue. La nature de sa voix a paru jolie et surtout naturelle, attendu qu'il existe à Paris, et surtout à l'Opéra-Comique, une rage de *sombrier* sans cesse la voix, ce qui est fort peu comique.

Tous les chanteurs *poussent* comme des fous; Roger surtout s'en donne tout à son aise. Cela lui réussit assez bien dans quelques passages de force, mais dans les passages doux sa voix est sans timbre. Par exemple, Roger phrase admirablement et il a une intelligence d'ensemble qui est peu commune. Je vous prie de me croire, Roger, en somme, est le sujet le plus distingué de l'Opéra-Comique, et j'ai eu vraiment du plaisir à le voir.

Masset est possesseur d'une belle voix, mais cette voix serait mieux placée à l'Opéra qu'à l'Opéra-Comique.

Mocker m'a déçu souverainement, et pourtant je lui reconnais du mérite. Sa voix est niaise comme son organe, qui est beaucoup trop étroit pour un physique fort bien nourri.

Je ne vous dirai rien de M. Emon, car c'est un sujet fort peu digne d'un théâtre royal. Si M. Emon allait à Lyon, vous en seriez peu flattés.

Moreau-Sainti est un beau ténor sans voix.

Quant aux basses-tailles, néant, ou à peu près, sauf M. Henri qui fait des charges vraiment trop ridicules. C'est Bobineau donnant des représentations à Favart!

M^{me} Anna Thillon est fort jolie, mais sa voix est dure, et sa manière de chanter exagérée d'expression. Je lui ai pourtant, il y a trois ans, reconnu du charme par excellence; aujourd'hui c'est différent, et cependant voilà le sujet pour lequel on écrit, parce que sa petite mine plaît à M. Auber.

Il en est de même de M^{lle} Rossi. Pourtant il est juste de dire que cette cantatrice a du talent. Elle chante bien, mais les oppositions sont trop répétées, et puis, lorsqu'elle a un trait à faire, ce trait-là est maigre et mesquin. Voici un mot assez joli d'un homme qui juge bien: M^{lle} Rossi chante gros comme un cheveu sur la pointe d'une aiguille. Enfin, mon cher ami, le théâtre royal de l'Opéra-Comique est bien au-dessous de ce qu'il devrait être, et il en sera toujours ainsi tant qu'il n'y en aura pas un second pour faire concurrence à cette boîte de cotillons gouvernants.

Chollet a fait sa rentrée dans *Jeannot et Colin*: beau succès de comédien et d'ensemble. Cet artiste est amusant, et il faut l'accepter comme il se donne; mais n'allez pas vouloir l'analyser, car alors ce serait une chose fort bizarre.

Oh! j'allais oublier de vous dire que *Richard Cœur-de-Lion* et sa bonne exécution valent, ma foi, mieux que tous nos opéras du moment.

A l'Académie royale, j'ai entendu *la Reine de Chypre*, deux actes des *Huguenots*, *Fernand Cortez* et *Giselle*. Vous voyez que ce n'est pas beaucoup depuis un quinzaine de jours que je suis à Paris. Je vais vous dire mes impressions, sans vous les donner pourtant comme irrémédiables. J'y reviendrai, j'aime à le croire.

Je vous avoue que Baroilhet ne m'a pas paru être ce que je m'attendais à le trouver. Deux voix bien distinctes sont en lui: une voix forte qui est excessivement mordante et timbrée, et qui, lorsque le chanteur lui donne tout le développement qu'elle peut atteindre, devient désagréable par son trop de dureté; une seconde voix, douce, agréable, peu timbrée, mais assez jolie. Baroilhet en tire un bon parti, et je désirerais la lui voir employer plus souvent. Comme chanteur, à mon avis, Ba-

roilhet manque de bon sens. Ses effets ne sont nullement basés sur la raison et sur l'action dramatique. C'est un artiste qui ne pense nullement au *pourquoi*, et qui fait des effets de voix, rien de plus: un son fort et un petit son, une attaque brusque après une jolie période; enfin je pense que, comme chanteur phrasant bien, arrondissant avec grâce et méthode, Baroilhet n'est pas digne de baiser les souliers à Duprez. Dans le grand duo de *la Favorite*, ce dernier reprend après lui le chant de *Triste exilé*. Eh bien! cela produit l'effet d'un verre de Bordeaux-Laffitte après du Surène. Oui, mon cher, Duprez est toujours un chanteur puissamment organisé comme intelligence, et il les *coule* encore tous, malgré les infidélités de sa voix qui le trahit souvent dans les registres aigus. Comme comédien, il est très-adroit et fort habile, tandis que Baroilhet est tout ce qu'il y a de plus italien possible. Vous voyez que je suis bien sévère; mais aussi pourquoi tout anéantir afin de faire *mousser* un seul homme? Après tout, je reviendrai peut-être d'un premier jugement. Ici, Baroilhet est un *phénomène*, et, sauf quelques rares artistes qui pensent comme moi, il ne faut pas s'aviser de le critiquer.

M^{me} Stoltz: belle voix et beaucoup de talent. Par malheur, elle arrête la venue de tout ce qui peut briller à côté d'elle; son ambition est de régner seule, et, comme elle est toute puissante auprès de M. Léon Pillet, elle réussit. Remarquez qu'il s'agit toujours d'un théâtre royal.

La Reine de Chypre ne m'a pas enchanté, mais je crois que j'en serai plus content à une seconde audition. Cet ouvrage sera difficile à distribuer à cause des rôles de Baroilhet et de Massol. Ce dernier rôle est vigoureux, assez haut, et il faudra ce que nous appelons un ténor *Philippe* assez soigné.

Fernand Cortez, par Raguenot, Alizard, Ferdinand Prevost, Bouché, M^{lle} Dobré, etc., aye! aye! aye! ce soir-là c'était vraiment une dérision. Ils ont chanté faux à qui mieux mieux; les chœurs n'allaient pas en mesure, pataugeaient, barbottaient, et maître Habeneck tapait de son archet sur la petite maison du souffleur... Ce petit bruit qui dominait dans le théâtre jetait un certain charme sur l'ensemble: ce qui formait un tout fort peu divertissant. Alizard seul ne s'est pas dérouteré, et M^{lle} Dobré m'a plu beaucoup dans Amazilli.

Je ne connais pas encore Marié.

Poultier vient de renouveler son engagement; mais en ce moment il passe son congé ici à continuer ses études avec ardeur. Je vous dirai que son succès est plus réel qu'on ne le dit dans la presse. Il manque à Poultier ce qu'il n'aura jamais: c'est du savoir-faire auprès des influences de tous genres qui président dans son administration et dans la presse. Il est simple et nullement intrigant, et son genre de talent est tellement différent des autres qu'on ne le voit pas avec plaisir. Certains artistes sentent que si Poultier prenait trop d'empire, son genre nuirait beaucoup au leur; ceci surtout peut s'appliquer à M^{me} Stoltz et à Duprez qui ne craint pas Poultier à titre de remplaçant, mais à cause du genre. Il est de fait que ce pauvre Poultier est *lui* tout-à-fait, et si l'on voulait le placer convenablement, écrire pour sa voix et surtout ne point retirer du répertoire les pièces où il plaît, son succès serait plus complet, car il n'a pas qu'une jolie voix, mais il chante aussi avec beaucoup d'âme et d'intelligence.

Hier enfin j'ai vu *Giselle*. Ah! par exemple, voilà qui est un peu joli! Impossible, mon cher, de voir quelque chose de plus gracieux, de plus poétique. Petitpas est très-bien; mais c'est Carlotta qui y est ravissante. C'est un charme, une vapeur, un parfum; en un mot, c'est parfait. Franchement j'avais bon besoin de voir cela, car j'avais été peu enchanté de tout le reste.

Je me résume. Au théâtre de l'Opéra-Comique, assez d'ensemble, point de talent hors ligne et une immense quantité de médiocrités; au Grand-Opéra, Duprez et son intelligence, peu d'ensemble et beaucoup d'essais.

Ah! mon pauvre ami, je ne sais si l'on a raison de croire qu'il est facile de composer une réunion d'artistes de talent pour la province; mais ce qu'il y a de tristement vrai, c'est que jamais l'Opéra n'a été pâle comme je l'ai trouvé. Où est cet ensemble des Nourrit, Lafont, Levasseur, Dérivis, Dabadie même, et de M^{mes} Damoreau, Dorus, Falcon? Aujourd'hui tout est bien changé, et les 800,000 fr. de subvention ne servent qu'à enrichir l'administration qui a pour raison de commerce *Stoltz, Léon Pillet et C^e*. A l'Opéra-Comique, il y a plusieurs raisons de

commerce : *Darcier, Crosnier et Co; Anna Thillon, Auber et Co; Rossi, Scribe et Co.* Tout cela se passe à Paris, sous les yeux des contribuables qui paient et de la presse qui encense et glorifie, le tout dans le seul intérêt de l'art. Hélas ! tout cela est bien triste. Le temple est aux mains des impies ; il est devenu la proie de l'intrigue et de l'ignoble spéculation, et les théâtres ne donnent pas un ouvrage durable, et la province meurt faute de nourriture.

Un mode infâme, et qui fait que les bons artistes ne sont plus possibles, le voici :

Un mérite réel se présente ; on l'engage à vil prix la première année et à un prix superbe la seconde. Il réussit très-bien. On le prône, on le porte aux nues, et la seconde année on l'annule, on le fait décrier par la bonne presse de Paris, et notre homme est obligé de partir ou de renouveler pour peu de chose s'il a le malheur de vouloir rester à son poste.

Ensuite il y a la catégorie des commençants qui veulent se faire connaître. Ceux-là coûtent à peine un morceau de pain ; on les prône encore d'avance, et leur première soirée rapporte plus que leurs appointements de l'année entière. Pendant quelques mois ils ont du talent, puis au bout d'un an l'on rompt l'engagement et l'on recommence de nouveau, et le bon public de Paris gobe tout cela, car la presse parisienne est là pour former ses jugements.

Pardonnez-moi, mon cher ami, si je me déchaîne ainsi contre une institution si belle et si grande, mais qui abuse trop de son pouvoir. J'espère que vous ne me saurez pas mauvais gré de vous écrire sur ce ton. Du reste, vous êtes un de ceux auxquels je peux parler ainsi, certain de ne point les blesser.

Adieu. Tout à vous.

Théâtre des Célestins.

Nous n'avons à enregistrer que des scènes déplorables dont nous espérons que nos théâtres seraient exempts. On a parlé de régénération de l'art dans notre ville, mais ce n'est pas en procédant comme on l'a fait qu'on y arrivera jamais.

Nous ne reviendrons pas de notre opinion sur M. Luxeuil ; nous croyons encore que cet artiste a un talent réel, et qu'il ne s'agissait pour lui que de se présenter convenablement dans ses débuts. Engagé comme comique et ne possédant pas les qualités excentriques de l'emploi, apte plutôt aux rôles où le mot plaisant mais tranquille domine, possédant quelque sensibilité, ayant du naturel et ne pouvant pas atteindre au ridicule, au bouffon du genre, M. Luxeuil aurait pu se réserver certaine partie de l'emploi de Bouffé, s'entendre avec Ambroise pour laisser à ce dernier tous les personnages un peu en dehors, et par cela même réussir sur la scène de Lyon où le talent vrai n'a jamais été repoussé.

Rien de tout cela n'a été fait ; le public a cru comprendre qu'il s'agissait surtout pour M. Luxeuil de se faire une large spécialité des rôles d'Arnal, et le débutant a été repoussé. Ce n'est pas ici le lieu de compter les sifflets et d'établir une balance exacte des improbations et des applaudissements. Il y a eu tumulte, scandale, le jour même du troisième début de Luxeuil dans *Rabelais* et *les Premières Amours*. Ce jour-là, il était de la dignité de l'artiste de se retirer, il était du devoir de l'administration de ne pas permettre une quatrième apparition.

Nous parlons ici surtout de l'administration municipale, de celle qui doit veiller au maintien de l'ordre. Les luttes au théâtre sont toujours fâcheuses, elles irritent les esprits, elles indisposent contre la direction qui souvent a la main forcée par l'acteur qui se raccroche aux branches et espère encore se sauver du naufrage. Au milieu du bruit, il se trouve toujours quelqu'un d'insulté, de froissé dans ses opinions. Bien plus, on a constaté des voies de fait. Les battus ici ne paient pas l'amende ; ils se vengent sur l'artiste qui en appelle une quatrième fois « du parterre en tumulte au parterre attentif », et de fait ce parterre attentif ne peut pas exister. Les scènes de vendredi en sont la triste preuve. Nous avons prévu ce résultat. Le spectacle n'a pas été écouté et la salle évacuée de force.

Le désordre a duré trois heures et la police n'était nulle part, ou plutôt elle était là en se croisant les bras. Ceci est inqualifiable, et nous cherchons vainement le mot de l'énigme.

Au bout du compte, il a bien fallu annoncer que M. Luxeuil se retirait : mesure beaucoup trop tardive et qu'il aurait fallu prendre au commencement même du spectacle, dans l'intérêt de l'artiste d'abord, dans l'intérêt de la direction elle-même, et dans celui du public paisible qui n'en peut mais.

Ponnet a bien joué *le Vagabond* pour son troisième début. Cet acteur est définitivement admis.

LA PREMIÈRE CAUSE.

4^e ET DERNIÈRE PARTIE. — (Voir les trois derniers numéros.)

SCÈNE X.

(LA SIXIÈME CHAMBRE.)

M^e TORCHONNET, en robe neuve, en toque neuve, en rabat neuf, est assis au banc des avocats ; il a devant lui son portefeuille en maroquin rouge et son agenda idem ; le jeune orateur

a eu soin de les poser de manière à ce que le nom de Douorne ne soit point aperçu de ses confrères. — Le banc qui est immédiatement derrière la barre est occupé dans toute sa longueur par les Torchonnet, les Durillon, la cuisinière, M^{lle} Guipure et son chien.

M^{me} TORCHONNET, frappant sur l'épaule de son fils. — Dodophe ?

M^e TORCHONNET, bas. — Pour Dieu, ma mère, ne m'appellez donc pas Dodophe devant mes confrères...

M^{me} TORCHONNET. — N'aie pas peur... Dis-moi, ce n'est pas ton affaire ?

M^e TORCHONNET. — Non, ma mère... prenez patience...

M^{me} TORCHONNET. — Bien !... bien !...

TORCHONNET père, à part. — Je crois que je m'endors. (Il s'endort.)

CÉSARINE, à sa mère. — Maman... j'ai bien chaud.

M^e TORCHONNET. — Ne va pas encore te trouver mal.

CÉSARINE. — Je ne sais pas...

ANAÏS. — Ma tante, demandez à mon cousin si mon rabat lui va bien.

M^{me} TORCHONNET, à son fils. — Dodophe...

M^e TORCHONNET. — Encore !... Ma mère... je vous supplie... Vous ne savez pas le tort que cela peut me faire...

M^e TORCHONNET. — Non, non... n'aie pas peur... Ta cousine te demande si son rabat te va bien.

M^e TORCHONNET. — Très-bien.

M^{me} TORCHONNET, à Anaïs. — Il lui va très-bien.

ANAÏS. — Ah ! tant mieux.

DURILLON père, à Ernest. — Allons, voilà papa Torchonnet qui commence son deuxième sommeil...

ERNEST, chantant à l'oreille de son père :

... C'est le sommeil de l'innocence...
Corinne dort... ne la réveillons pas !

DURILLON père. — Comme dit la chanson...

(Torchonnet père pousse un ronflement sonore. — Rires dans l'auditoire.)

LE PRÉSIDENT. — Audiencier, faites sortir la personne qui se permet de dormir aussi bruyamment à l'audience.

L'AUDIENCIER, secouant Torchonnet père. — Monsieur... monsieur... on ne vient point ici pour dormir...

TORCHONNET père, s'éveillant. — Hein ? plaît-il ? Ça ira toujours bien...

L'AUDIENCIER. — Je vous dis qu'on ne dort pas ici.

TORCHONNET père, se frottant les yeux. — Tiens ! est-ce que j'ai dormi ! C'est drôle. (Il se rendort.)

M^{lle} GUIPURE, à Ernest qui est à gauche. — Monsieur, quand Talma...

ERNEST, lui tournant le dos. — Oui, mademoiselle.

M^{lle} GUIPURE, à part. — Paysan !... (A Françoise qui est à sa droite.) Quand Talma dormait, il ronflait, c'est-à-dire...

ERNEST, qui a entendu. — Tiens, tiens ! mamselle Guipure ! il paraît que vous avez assisté au sommeil de M. Talma. Hé ! hé !... (Il sourit d'un air malin.)

M^{lle} GUIPURE, dignement. — Jeune homme ! je ne me permets pas de vous adresser la parole. (Le chien aboie.) — Taisez-vous, vilain !

LE PRÉSIDENT. — Audiencier, faites sortir le chien qui trouble l'audience.

M^{lle} GUIPURE, alarmée. — Ah ! mon Dieu !

ERNEST. — Attendez, je vais le cacher. (Il prend le sac à ouvrage, dans lequel est inclus le chien.)

M^{lle} GUIPURE. — Monsieur... mon chien !...

ERNEST. — Chut donc ! voilà l'huissier... (Pendant que M^{lle} Guipure se retourne pour voir l'huissier, Ernest place le sac à ouvrage sur la banquette et s'assied dessus.)

L'AUDIENCIER. — Monsieur le président, je ne vois pas de chien.

ERNEST, bas. — Enfoncé l'huissier !

M^{lle} GUIPURE, à Ernest. — Eh bien ! où est-il ?... rendez-le-moi, monsieur.

ERNEST. — Chut ! c'est papa qui le tient sur ses genoux ; il lui donne du sucre.

(M^{lle} GUIPURE rassurée raconte à Françoise des anecdotes sur Talma : Torchonnet père dort ; M^{me} Torchonnet contemple son orateur ; Césarine s'efforce de ne pas se trouver mal ; Anaïs écoute les débats des affaires que l'on juge ; Durillon père cherche un troisième couplet pour sa chanson ; Ernest fait des soubresauts sur sa banquette ; le chien ne dit plus rien.)

M^{me} TORCHONNET, allongeant ses doigts dans la tabatière d'une vieille dame assise derrière elle. — Sans vous offenser, madame...

LA DAME. — Faites, madame.

M^{me} TORCHONNET, prenant sa prise. — Il y a des odeurs dans ces tribunaux !...

LA DAME. — C'est vrai, madame.

M^{me} TORCHONNET. — Madame a des enfants ?

LA DAME. — J'en ai deux, madame.

M^{me} TORCHONNET. — Et vous en faites des avocats ?

LA DAME. — Ce sont deux filles.

M^{me} TORCHONNET. — Ah ! tant pis, tant pis ! je vous plains.

LA DAME. — Mais non, madame.

M^{me} TORCHONNET. — Si fait ! si fait !... Mai j'ai fait un fils ; j'en ai fait un avocat, M^e Dodophe Torchonnet que vous voyez là devant moi ; il plaide aujourd'hui sa première cause.

LA DAME. — Ah !...

CÉSARINE, à sa mère. — Maman, j'ai bien chaud, bien chaud...

M^{me} TORCHONNET. — Mon Dieu ! mon Dieu ! quelle enfant !... Prends mon flacon ; tiens-le sous le nez... Seigneur ! que ton père est fatigant ! il dort encore !

ANAÏS. — Ma tante, je crois que j'ai trop déjeuné...

M^{me} TORCHONNET. — Allons ! à l'autre ! Ça ne sera rien ; qu'on ne puisse

Le Champ du Crime.

ÉPISE D'UN VOYAGE A ROME.

Combien l'histoire d'un peuple célèbre devient intéressante lorsque nous la lisons aux lieux mêmes où se sont passées les grandes actions qu'elles nous retracent! Avec quelle puissance notre imagination se reporte alors à ces temps reculés si dignes de notre constante admiration, et avec quelle ardeur nous recherchons jusqu'au moindre vestige des monuments témoins de tant de gloire ou qui furent destinés à la perpétuer!

Telle fut l'impression que je ressentis à Rome en relisant Tite-Live et les autres historiens du peuple-roi. Il me semblait voir réellement les Camille, les Scipion, les César et les Brutus. Je croyais entendre retentir au forum l'éloquente voix des Cicéron et des Hortensius, puis je me représentais les Gracchus y défendant les droits du peuple et périssant victimes de leur zèle ou plutôt de leur ambition.

Entre toutes ces lectures, une surtout m'intéressait vivement, c'était celle des *Nuits romaines au tombeau des Scipions*, par Alexandre Verri, et au milieu des émotions diverses qu'elle me faisait éprouver, j'étais principalement frappé du récit de la vestale Floronia racontant son cruel supplice. Cette mort atroce me révoltant, je refusais le surnom de sage à Numa, ce législateur si barbare.

Certainement, disais-je, la nymphe Egérie n'a pu lui avoir dicté un arrêt aussi cruel, et cet horrible supplice n'existait peut-être qu'en apparence. Qui sait même si quelque issue secrète ne servait point à soustraire à la mort ces malheureuses victimes de la superstition romaine?

Voulant éclaircir tous ces doutes, je résolus un jour de pénétrer dans un des caveaux voués à cette affreuse destination, s'il en existait encore, et le lendemain, au lever du soleil, je me dirigeai vers la porte Salara, près de laquelle se trouve l'ancien *Agger*, destiné par Servius Tullius à cet infâme usage.

J'avais emporté avec moi le volume des *Nuits romaines* qui venaient d'inspirer à Pinelli, peintre romain, une de ses riches compositions représentant l'instant où Floronia, repoussée par le grand-prêtre et entraînée par les licteurs, éprouve un moment d'horreur en approchant de l'ouverture du caveau qui va l'ensevelir vivante. La vue de cette esquisse, les réflexions qu'elle fait naître, les recherches que je me proposais de faire, tout enfin m'avait fortement ému, et c'est dans une pareille disposition d'esprit que j'arrivai dans ces lieux si tristement célèbres.

Le *Campo-Scelerato*, ainsi nommé actuellement, est situé entre le mont Quirinal et le mont Pincius, dans la vigne Barberini qui fut autrefois partie du jardin de Salluste, célèbre historien romain. Ce terrain, consacré par Servius Tullius à ensevelir vivantes les vestales criminelles, se trouvait près des remparts élevés par ce roi, et dont on voit encore des restes construits en blocs carrés de tuf grisâtre.

Le poète, en pénétrant dans ce lieu, s'attend à trouver un désert inculte et pittoresque, et par conséquent parlant à l'imagination; mais, hélas! il n'en est rien, et l'objet de ses poétiques recherches est au milieu d'un jardin potager où des végétaux d'un usage vulgaire, semés avec soin et alignés par le cordeau du jardinier, refroidissent l'âme par leur désolante uniformité. On dit que les objets ressortent par le contraste, et je conviens que c'est un moyen puissant que le peintre emploie souvent avec avantage; mais il y a des exceptions, et je préfère les ruines d'un monument célèbre au milieu d'un terrain abandonné comme elles, à les voir entourées d'une culture dont la monotonie nous rappelle la vie ordinaire et fait évanouir toute idée poétique.

En pénétrant dans ce lieu, ces réflexions se présentèrent aussitôt à mon imagination, et je fus presque indigné en voyant d'ignobles légumes croître sur la tombe des malheureuses vestales.

Néanmoins, ce désappointement ne pouvant me décourager ni me détourner de mes recherches, je m'avançai vers un terrain qui, couvert de ruines, n'était pas propre à la culture, et, n'ayant pas été défriché, avait conservé son caractère sauvage.

Un ami m'avait accompagné, et tous deux, sondant la terre et écartant les décombres entassés çà et là, nous parvîmes à découvrir un certain nombre de tombeaux des vierges consacrées au culte de Vesta. Presque tous étaient à moitié comblés par des éboulements qui avaient pénétré par l'ouverture; car il paraît que ces caveaux ont tous été fouillés, et que de curieux antiquaires ont recueilli les ossements que ces tombeaux renfermaient. Cependant nous réussîmes à en trouver un conservé dans toute sa profondeur et dont l'ouverture était sans aucune dégradation; seulement la pierre qui l'ouvrait avait été écartée sans doute pour pénétrer dans l'intérieur, ce qui était aussi mon envie. Mais que faire? Je n'avais en mon pouvoir aucun moyen de descendre, et pourtant je ne pouvais me résoudre à attendre au lendemain. Tout-à-coup il me vint dans l'idée que la profondeur ne devait pas en être fort grande, et, sans réfléchir davantage, je m'élançai dans le souterrain.

Arrivé à huit ou neuf pieds de profondeur, j'atteignis le sol assez brusquement, et la pente rapide qu'il avait me poussa avec rudesse contre une des murailles du caveau. Je me hâtai de rassurer celui que j'avais laissé en dehors fort inquiet du résultat de mon imprudence, et le priai de me procurer le moyen d'avoir de la lumière, ce qu'il fit à l'instant, et je pus enfin visiter attentivement ce bien triste tombeau.

Le lieu où je me trouvais pouvait avoir dix pieds de long sur sept à huit de largeur, et les murs étaient formés de gros blocs de pierre admirablement joints. Sur un des côtés était, à la hauteur de quatre pieds au-dessus du sol, une niche d'un carré long et profonde d'un pied, sans doute pour y placer la lampe et les provisions qu'on laissait à la victime, afin de prolonger son supplice. Du reste, il n'existait pas la moindre issue

pas être tranquille, un jour comme celui-ci! (Frappant sur l'épaule de son fils.) Dis donc, Dodophe...

M^{me} TORCHONNET, bas, avec impatience. — Pour la dernière fois, ma mère, je vous conjure!... Voilà deux avocats qui vous ont entendue et qui se moquent de moi; c'est votre faute!

M^{me} TORCHONNET. — Par exemple! je voudrais bien voir.... que ces *us-tuberlus!*...

M^{me} TORCHONNET. — Voyons, ma mère, que me vouliez-vous?

M^{me} TORCHONNET. — Ta sœur et ta cousine ont trop chaud...

M^{me} TORCHONNET. — Que voulez-vous que j'y fasse?

M^{me} TORCHONNET. — Tu es avocat; est-ce que tu ne pourrais pas demander au président la permission de faire ouvrir les fenêtres?

M^{me} TORCHONNET. — Y pensez-vous?

M^{me} TORCHONNET. — Pour deux dames.... si tu lui disais pour deux dames?...

(Au mépris de la piété filiale, M^e Dodophe tourne le dos à sa mère sans lui répondre.)

M^{lle} GUIPURE, à Ernest. — Mon chien... monsieur...

ERNEST. — Taisez-vous donc; il dort sur les genoux de ma sœur. Si nous le réveillons, il va japer comme un sourd.

M^{lle} GUIPURE. — Oh! il y a des odeurs ici!

ERNEST, à part. — C'est vrai; c'est le roquet qui a rendu le dernier soupir.

M^{lle} GUIPURE. — Prenez-vous, jeune homme?

ERNEST. — Pas pour le quart d'heure.

FRANÇOISE. — Tenez, mamselle Guipure, là-bas, derrière madame, il y a une dame qui a une tabatière.

M^{lle} GUIPURE. — Talma ne prisait pas, mais il avait une collection de tabatières du plus haut prix... C'est-à-dire si, je crois qu'il prisait. Un jour, il me dit: « Guipure, en usez-vous?... » car il me tutoyait...

ERNEST, bas à son père. — Papa...

DURILLON père. — Laisse-moi; je cherche mon troisième couplet...

« Première eau-ause!... »

ERNEST, bas. — Papa... écoutez... je viens de commettre un meurtre...

DURILLON, étonné. — Comment!

ERNEST, bas. — Je suis assis depuis dix minutes sur le roquet de la demoiselle Guipure...

(Durillon père part d'un éclat de rire colossal.)

LE PRÉSIDENT. — Si le public continue à troubler l'audience, je vais faire évacuer la salle.

(Profond silence.)

M^{me} TORCHONNET, à l'audiencier qui passe auprès d'elle. — Monsieur l'huissier, la cause de mon fils ne vient pas encore?

L'AUDIENCIER. — Qu'est-ce que c'est que la cause de votre fils?

M^{me} TORCHONNET. — La femme Richard... Picard... ou Pichard...

L'AUDIENCIER. — La femme Pichard?... Eh! madame, l'affaire a été remise à huitaine au commencement de l'audience.

M^{me} TORCHONNET, stupéfaite. — A huitaine!... Dis donc, Dodophe, à huitaine, la première cause!...

(Rumeur au banc des Torchonnet, des Durillon et compagnie.)

M^e TORCHONNET, à l'audiencier. — Est-il possible, monsieur!

L'AUDIENCIER. — L'affaire Pichard est venue la première; quand la prévenue a vu que son avocat n'était pas là, elle a demandé la remise, et le tribunal l'a accordée.

M^e TORCHONNET. — Allons! c'est un petit malheur.

M^{me} TORCHONNET, éclatant. — Un petit malheur!... quand deux familles se sont dérangées pour venir entendre ta première cause!

LE PRÉSIDENT. — Faites sortir cette femme!

M^{me} TORCHONNET, se levant. — Cette femme!... cette femme est la mère d'un avocat, de M^e Dodophe Torchonnet. (Éclats de rire dans la salle.) Vous avez remis son affaire; il faut qu'il la plaide... nous sommes tous venus pour ça... Ah! c'est comme ça que vous rendez la justice... Elle est belle, elle est gentille votre justice!...

LES TORCHONNET ET LES DURILLON. — Allons! maman, ma tante, mam' Torchonnet!

LE PRÉSIDENT. — Garde municipal, mettez cette femme à la porte.

L'AVOCAT DU ROI. — Nous allons prendre des conclusions.

M^{me} TORCHONNET. — Des conclusions!... Eh bien! prenez-en. (A son fils.) Plaide, mon fils... plaide, mon avocat... plaide, mon Dodophe!...

(L'auditoire éclate de rire. Le tumulte est à son comble.)

TORCHONNET père, s'éveillant. — Ça ira toujours bien.

UN GARDE MUNICIPAL. — Sortez, madame.

M^{me} TORCHONNET. — Je ne sortirai pas sans qu'il ait plaidé!

DURILLON. — Calmez-vous et sortez; vous allez vous faire une affaire...

M^{me} TORCHONNET. — Mon avocat plaidera pour moi!

(Anais pousse des cris; Césarine se trouve mal; Ernest se lève pour la recevoir dans ses bras; M^{lle} Guipure aperçoit son sac et son chien horriblement aplatis, elle jette des cris perçants; Torchonnet père ne sait plus où il en est; Françoise pleure et crie: « A la garde! » L'audience est suspendue. Les gardes municipaux et les huissiers font évacuer la salle. M^e Torchonnet, abîmé de honte, s'est esquivé par la porte des témoins.)

Ainsi finit le jour de la première cause de M^e Dodophe Torchonnet.

AIMÉ VIVERAN.

et la malheureuse vestale qui y fut enfermée a dû bien réellement y périr.

Aucun siège de pierre n'existant dans ce lieu, je n'assis à terre au-dessous de la niche, et, à la clarté de ma pâle lumière, je relus dans *les Nuits romaines* le récit de l'infortunée Floronia. Ce fut alors que je sentis toute l'atroce barbarie du législateur.

Jamais ce récit n'avait fait autant d'impression sur moi. Je croyais réellement voir cette malheureuse victime de l'amour, soutenue par les licteurs, descendre dans son tombeau; je croyais voir le grand-prêtre qui l'y attendait la couvrir d'un voile noir, puis, la saisissant de la main droite, la repousser loin de lui comme une malheureuse vouée à l'exécration. J'entendais le bruit des chaînes dont les gardes débarrassaient ses tremblantes mains, afin de leur laisser la liberté de s'élever vers le ciel en implorant vainement son secours. En même temps était déposé dans sa prison un petit vase d'huile pour entretenir quelque temps la lampe qu'on lui laissait; puis on plaçait près d'elle du pain, de l'eau et du lait, avec un peu de paille sur laquelle elle devait mourir.

Oh! quelles devaient être les angoisses de la victime pendant ces cruels préparatifs!...

Lorsqu'ils étaient terminés, elle voyait d'un œil hagard les licteurs se retirer, elle entendait retomber la pierre qui la séparait pour jamais des vivants, puis la terre qu'on y accumulait, afin d'empêcher que ses cris ne fussent entendus dans un monde qu'elle ne devait plus revoir. Alors, seule, la vestale sentait toute l'horreur de son sort; elle voyait, sans pouvoir mesurer le temps, se diminuer peu à peu sa chétive nourriture, pleurant sur sa faute, pleurant sur le sort de son séducteur condamné à périr par la main du grand-prêtre; elle arrivait enfin au terme fatal où tout était épuisé, malgré tous ses soins pour en prolonger la durée; enfin sa lampe ne jetant plus qu'une faible clarté qui, pâissant de moment en moment, lui causait une horrible appréhension, tout-à-coup, faute d'aliment, s'éteignait.

Ainsi devait se passer l'humble scène que je me représentais, et l'illusion était si grande qu'il me semblait entendre jusqu'aux gémissements de la malheureuse qui avait péri dans ce même caveau. Oh! si jamais un peintre veut représenter une de ces coutumes barbares, il doit en tracer la disposition à la lueur d'une lampe dans le tombeau où j'étais descendu; alors, son imagination se pénétrant de l'horreur du supplice, il produira un chef-d'œuvre.

Il fallut pourtant songer à quitter ce lieu, mais comment atteindre à la voûte? Mon ami, pendant tout le temps que j'avais passé dans le souterrain, avait inutilement tenté de me procurer une échelle. Enfin, à l'aide de quelques décombres qu'il me jeta, et surtout d'une branche d'arbre qu'il avait heureusement trouvée, je parvins, non sans peine, à revoir le soleil.

Tout en faisant part à mon compagnon de toutes les impressions qu'avait fait naître en moi la vue de ce lieu dont le nom est parfaitement en rapport avec la destination qu'il avait autrefois, nous nous éloignâmes en réfléchissant combien la superstition dans tous les temps a rendu l'homme cruel, et déplorant chez les anciens comme chez les modernes les funestes effets d'une trop grande sévérité religieuse. M. D.

NOUVELLES.

Les théâtres de Toulouse et de Montpellier sont encore en proie à de graves désordres, et la presse indépendante de ces deux villes proteste journellement contre les moyens extrêmes employés par les autorités locales pour protéger les acteurs ou plutôt les directions contre le jugement du public libre. Au point de vue de l'art, cet état de choses est extrêmement déplorable, et les théâtres de la province ont bien assez de se débattre contre leur position mauvaise, sans l'aggraver encore en chassant les spectateurs paisibles qui tiennent, et c'est trop juste, à leur sûreté personnelle. A Montpellier, la rentrée de M^{me} Jolly a été soutenue par une bande d'assommeurs qui avaient pour mission de ne tolérer aucun signe d'improbation. *Le Babillard* fait de l'opposition à M. Letellier, directeur, selon son droit, et son gérant, M. Gelly, s'est vu menacé par M. le maire de Montpellier du retrait de son brevet d'imprimeur, à cause de son opposition même. Les directions de théâtre sont-elles donc aujourd'hui des arches saintes que l'on ne peut toucher? Les autorités locales devraient se convaincre cependant que les théâtres n'existent qu'à la condition de la publicité qu'on donne à leurs actes et par la libre discussion. A Toulouse, la rentrée de Lambert comme seconde basse a été l'occasion de scènes très-graves. Fort maladroitement appuyé par la police, la force armée et les claqueurs, M. Lambert n'en a pas moins été sifflé toute la soirée selon ses mérites. Tout ceci ne prouve qu'une chose, c'est que, malheureusement pour la prospérité des théâtres de la province, il y a certaines villes où les administrateurs oublient leur véritable devoir qui est de maintenir l'ordre purement et simplement, et qu'il y a aussi des directeurs qui ne craignent pas d'appuyer leurs spéculations par tous les moyens possibles et des acteurs qui ont foulé aux pieds toute dignité d'artiste.

— *Les Huguenots* ont été représentés à Cologne comme à Berlin avec un grand succès. A Cologne, c'est M. Conradin Kreutzer qui a dirigé l'exécution.

— M^{lle} Adèle Bazire, ex-seconde danseuse du Grand-Théâtre de Lyon, vient de débiter avec succès à la Porte-Saint-Martin.

— M^{lle} Lehuen a réussi à Rouen.

Le rédacteur en chef, E. LAUGIER.

ANNONCES.

ENTREPRISE BONNARDEL FRÈRES ET FOUR,

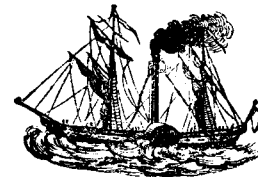
Propriétaires des superbes bateaux neufs

CROCODILE, MARSOUIN, MISTRAL, SIROCCO,

Les seuls sur le Rhône faisant le trajet d'Avignon à Lyon

EN 30 HEURES DE MARCHÉ,

Et de Lyon à Avignon en 10 heures.



Départs tous les jours de Lyon, port d'Ainay, sur la Saône, à 3 heures 1/2 du matin,

Pour Valence, Avignon, Beaucaire, Arles.

BUREAUX A LYON :

BONNARDEL FRÈRES ET FOUR, quai de l'Arsenal et rue Sala, 2.

L'INDEMNITÉ,

Compagnie d'Assurances contre l'Incendie,

AUTORISÉE PAR ORDONNANCE ROYALE DU 20 MAI 1839.

SIÈGE DE L'ADMINISTRATION CENTRALE :

A Paris, rue des Filles-Saint-Thomas, 9, place de la Bourse.

Par suite du décès de M. DUNOD père, ancien adjoint au maire de Lyon, la direction de la Compagnie d'Assurances contre l'Incendie L'INDEMNITÉ, pour le département du Rhône, est passée entre les mains de M. JULES HENRY, ancien notaire à Lyon.

Les bureaux de la direction départementale du Rhône ont en conséquence été transférés, à partir du 1^{er} mai, place du Port-du-Temple, 42, au 2^{me}.

A LA RENAISSANCE DE LA VUE.

MACHIRALDO, OPTICIEN,

Place du Collège, n° 17, à Lyon,

A l'honneur d'informer le public qu'il est toujours l'unique possesseur, dans cette ville, de verres à lunettes nouvellement perfectionnés, ayant par leur forme particulière et leur parfaite transparence, inconnue jusqu'à ce jour, la propriété de ramener les vues faibles et altérées par les maladies, et de bonifier la vue aux myopes.

Les essais auxquels ils ont été soumis ont produit des résultats qui ne laissent rien à désirer, et sont un sûr garant pour les personnes qui voudront l'honneur de leur confiance.

CORSETS HYGIÉNIQUES

PERFECTIONNÉS.

Fabrique de M^{me} RAVIER, rue Neuve, 5, à Lyon.

Le corset a subi bien des modifications depuis son origine.

Toutes les tentatives d'amélioration ont été long-temps infructueuses, et nos dames paraissaient condamnées à n'avoir dans ce vêtement qu'un ennemi de leur santé.

Des artistes habiles ont fait des modèles ayant pour base la structure du corps humain : le corset est devenu utile. M. Roche, de Paris, est celui des artistes qui a le plus contribué à cette heureuse révolution du corset.

M^{me} Ravier, pénétrée du besoin de rendre le corset aussi indispensable à la santé qu'à la taille, y a apporté un dernier perfectionnement qui favorise le développement de la poitrine, affermit la santé, fait ressortir les grâces naturelles de la taille, en dissimule les défauts et même les prévient.

Ces corsets sont indispensables aux jeunes personnes dont la taille est sujette à dévier.

Elle fait aussi des corsets élastiques pour les femmes enceintes, et tout ce qui est nécessaire pour les soulager jusqu'au terme de cette situation.

Elle s'empresse de montrer la forme de ses corsets aux dames qui voudront bien l'honorer de leur visite.